

Service littéraire N° 30 Mai 2010

Voici un petit livre merveilleux que je conseillerais d'avoir toujours sur soi, comme une sorte de viatique. Un petit livre à lire d'un trait, comme on boit un verre d'alcool puis à reprendre, page à page, au fil du temps, pour retrouver le bonheur infini de la lecture. Tout y est juste, subtil, précis à commencer par l'utilisation devenue si rare aujourd'hui du passé simple, ce temps qui sait si bien marquer un fait survenu en un temps passé, déterminé et complètement écoulé. Quel singulier projet que celui de vouloir nous parler de ses cendriers ! Florence Delay en possède beaucoup : celui en verre bleu Klein, celui qui a la forme d'une mappemonde, celui qu'elle surnomme « bairais français », en argent, en métal inoxydable, et celui de San Lorenzo del Escorial, « le plus kitsch », et ceux qu'on lui a offerts, ceux qu'elle a achetés, ou qu'elle a dérobés dans un hôtel de New Delhi. Mais en réalité, derrière ces petits tas de cendres accumulés et ces volutes de fumée, c'est une histoire personnelle qui nous est révélée : celle d'une vie faite de moments historiques traversés d'instantanés éternels, et de ces petits miracles quotidiens que Virginia Woolf appelle « des allumettes inopinément frottées dans le noir ».

Ainsi, Florence Delay nous parle de ses maîtres – Ramon Gomez de la Serna, César Vallejo, Federico Garcia Lorca –, de son adolescence au lycée Jean de La Fontaine, du Siècle d'Or espagnol, du "Messie" de Jean Grosjean, de deux toiles de David Teniers le jeune d'Anvers « revus au musée », de Maurice Druon, sur la tombe duquel plusieurs de ses amis « fument le cigare pour qu'il se sente moins seul », de son père, du jardin tropical de Hon-

fleur, de la Chambre d'amour à Biarritz, des espadrilles « aux semelles de pure corde », de ses désirs enfouis : voir Jean Bart fumer la pipe à la cour de Versailles, se trouver à Marly quand le Dauphin surprend les princesses en train de fumer les leurs. On sait les liens qui unissent Florence Delay à José Bergamin, immense écrivain qui savait comme nul autre faire passer la notion de grâce : ni par l'entendement ni par la volonté, mais par la légèreté et une certaine frivolité. Il y a de cela dans "Mes cendriers", qui semble nous rappeler, à chaque page, qu'il faut avoir foi « dans l'art, dans le jeu et en Dieu ». Quand Oscar Wilde dit « Liberté, égalité, frivolité », Bergamin répond : mélangeons légèreté et gravité. Et Florence Delay d'ajouter : dire des choses importantes est une chose, donner de l'importance à ce qu'on dit en est une autre. La moquerie est une forme de pensée, et « la pensée est un état de grâce, et la grâce, un état de jeu », lit-on dans "La Tête en l'air", du même Bergamin. Florence Delay est à la croisée de ces chemins, de cet art de l'affrontement qui suppose une conception de soi et du monde, de cet art du vivre et du mourir, de cet exercice physique et métaphysique de la raison qui fait fonction d'identité et de patrie. "Mes cendriers" : un livre qui ne relève ni de la théorie ni de l'idéologie mais du frémissement de l'âme. **G. de C.**

Mes cendriers, de Florence Delay. Gallimard, 136p., 12 €.

* Écrivain et journaliste, prix Renaudot 2002, vient de publier "Passion de la langue française" chez DDB.

La pureté comme un glaive

Par Alfred Eibel*

Où l'on voit que Minet n'était pas du genre à faire patte de velours.

Pierre Minet (1909-1975) fait partie du « Grand Jeu » fondé par Roger Gilbert-Lecomte (1907-1943), René Daumal (1908-1944) et Roger Vailland (1907-1965). Tous sont des amateurs de Jarry et Rimbaud qui pratiquent avec opiniâtreté « l'immense et raisonné dérèglement de tous les sens ». Ils sont rejoints par Pierre Minet qui, à seize ans, quite brusquement sa famille de Reims pour se lancer à la conquête de Paris. Une conquête qui passe par le vagabondage, à l'exemple d'un Knut Hamsun, ce que George Orwell a qualifié de « vache enragée ». Minet brandit « sa pureté comme un glaive », rencontre des écrivains, des poètes, des désenchantés, des dragueurs. "La défaite" raconte cette épopée qui frôle longtemps les profondeurs abyssales. Minet se traîne de la Coupole au Dôme, du Dôme au Sélect, se farfouille l'âme comme un personnage de Dostoïevski, lâche les amarres

qui le relie à la plate réalité des jours pour se faire voyant, se présenter devant ses pairs les nouvelles « illumination » à la main. Sa prose clignote, semblable à une enseigne lumineuse. L'homme scrute ses blessures, considère salutaire de toucher le fond, se définit « tâcheron de la réalité ». Il serait plus exact de dire que Minet dans ces confessions d'une rude franchise n'arrête pas de douter, se reproche son manque de volonté, souligne ses défaillances. À considérer cette vie semée à tout vent, elle a trouvé le temps de nourrir une œuvre qui vibre encore d'une force peu commune. **A.E.**

La défaite, de Pierre Minet, Éditions Allia, 249 p., 9 €.

* Écrivain et journaliste, dernier ouvrage paru : "Fritz Lang, trois lumières" chez Ramsay.

L'histoire d'un aristocrate prussien et chef d'état-major opposé depuis toujours à Hitler.

Souvent, de crainte de faire fuir les lecteurs, on présente comme un roman un récit historique à peine romancé. Tel est le cas de "Hammerstein ou l'intransigeance, une histoire allemande" récemment publié en France. Les neuf dixièmes du récit reposent sur les archives et les témoignages, à quoi l'auteur a ajouté un dixième de romanesque sous forme de brefs dialogues posthumes avec les personnages. De quoi s'agit-il ? De l'histoire stupéfiante de Kurt von Hammerstein et de sa famille. Aristocrate prussien sans fortune, chef d'État-major de l'armée allemande quand Hitler accède au pouvoir en janvier 1933, Hammerstein n'a jamais dissimulé son hostilité viscérale au nazisme et à son chef. Il a même envisagé de dresser l'armée contre le Führer mais renoncé de peur de déclencher une guerre civile. Il démissionnera en 1934 sans cesser d'encourager les ennemis du régime. Mais le plus extraordinaire est ailleurs. Alors même qu'Hammerstein dirige les armées du Reich, ses trois filles aînées militent clandestinement au parti communiste aux côtés de leurs petits-amis juifs, membres des réseaux de renseignements du Komintern bientôt liquidés par Staline. Quant aux fils d'Hammerstein, deux d'entre eux seront impliqués dans l'attentat manqué contre Hitler. Hammerstein est mort d'un cancer en 1943. Sa femme et ses sept enfants survivront miraculeusement aux purges stalinienne aussi bien qu'aux camps de concentration nazis. À travers les destins de la famille Hammerstein et de ses proches, on découvre des aspects méconnus de l'histoire de l'Allemagne. **P. C.-G.**

Hammerstein ou l'intransigeance, une histoire allemande, de Hans Magnus Enzensberger, Gallimard, 392 p, 23,50 €.

* Écrivain et avocat, dernier ouvrage paru : "Un scandale d'état, l'affaire Prince" chez Perrin.

LES ÉCRIVAINS ONT LA DENT DURE

Baudelaire à propos d'Alfred de Musset

« Excepté à l'âge de la première communion, je n'ai jamais pu souffrir ce maître des gandins, son impudence d'enfant gâté qui invoque le ciel et l'enfer pour des aventures de table d'hôte, son torrent bourbeux de fautes de grammaire et de prosodie, enfin son impuissance totale à comprendre le travail par lequel une rêverie devient objet d'art. »